

Michael Brenner 15 juin 2022

mbren@pitt.edu

LAST TANGO IN LA-LA LAND

La réalité a une façon de nous rattraper. Parfois, elle arrive par un choc soudain - le Sputnik ou le Têt. Parfois, elle s'installe progressivement - comme en Ukraine, avec chaque barrage d'artillerie russe de mille balles et la hausse constante du rouble, qui est maintenant 25 % plus élevé qu'au début de la crise. Baissez les lumières, la fête est presque terminée.

Mais ce n'est pas la fin de l'affaire. Quels que soient les résultats exacts, il est impossible de revenir au statu quo ante - le monde, et en particulier l'Europe, a changé à des égards fondamentaux. De plus, il a changé d'une manière diamétralement opposée à ce qui était souhaité et anticipé. L'Occident a vécu dans un monde fantaisiste qui ne pouvait exister que dans notre imagination. Nombreux sont ceux qui restent bloqués dans ce mirage illusoire. Plus nous avons investi dans ce monde imaginaire, plus il nous est difficile d'en sortir et de procéder à des ajustements – intellectuels, émotionnels et comportementaux.

L'évaluation de notre situation actuelle, de la direction que nous pourrions prendre et des implications à long terme des réactions des autres parties est une entreprise singulièrement complexe. Car elle exige non seulement de préciser les délais, mais aussi les différentes définitions de l'intérêt national et de l'objectif stratégique que les dirigeants gouvernementaux peuvent utiliser comme points de référence. Le nombre de permutations créées par l'ensemble des acteurs impliqués et les faibles marges de confiance associées aux prévisions sur la façon dont chacun agira à des points de décision clés dans le futur, exacerbent le défi déjà considérable.

Avant même d'envisager de se lancer dans une telle tâche, il convient de garder à l'esprit quelques considérations cruciales.

Premièrement, les personnes qui comptent à la tête des gouvernements ne sont pas de pures machines à penser. Loin de là. À l'exception peut-être de Vladimir Poutine (et de ses principaux associés), il s'agit de personnes à l'intelligence limitée, à l'expérience restreinte dans les jeux à enjeux élevés de la politique du pouvoir, qui naviguent sur des cartes cognitives du monde simplistes, obsolètes et paroissiales. Leurs perspectives se rapprochent de montages composés de morceaux d'idéologie/de morceaux d'émotion viscérale/de morceaux de précédents mémorisés mais inappropriés/de morceaux de données d'opinion publique massées/de probabilités arrachées à des articles d'opinion du NYT. En outre, n'oublions pas que l'élaboration des politiques et la prise de décision sont des processus de groupe - surtout à Washington et à Bruxelles - encombrés de leur propre dynamique collective. Enfin, dans les capitales occidentales, les gouvernements fonctionnent avec deux monnaies : l'efficacité politique et la politique électorale.

Par conséquent, il existe deux tendances puissantes et intrinsèques qui influencent les choix effectués :

1) la prolongation inertielle des attitudes et des approches existantes ; et

2) l'évitement, dans la mesure du possible, de mettre en danger un consensus durement acquis, souvent ténu, sur la base du plus petit dénominateur commun. Nous savons une chose avec certitude : aucun changement fondamental dans la pensée ou l'action ne peut se produire sans détermination et esprit de décision au sommet.

La nécessité est la mère de l'invention - c'est du moins ce que l'on dit. Toutefois, il est parfois très difficile de saisir ce qui est "nécessaire". Une véritable refonte de la façon dont on perçoit une situation problématique est normalement un dernier recours. L'expérience et l'histoire nous le disent, tout comme les expériences comportementales. La psychologie de la nécessité perçue est complexe. L'adversité ou la menace en soi ne déclenche pas l'improvisation. Même l'instinct de survie ne suscite pas toujours l'innovation. Le déni, puis l'évitement, sont normalement les premières réactions séquentielles face à l'adversité, lorsqu'on tente d'atteindre un objectif ou de satisfaire un intérêt reconnu. Un fort penchant favorise la répétition d'un répertoire standard de réponses. La véritable innovation n'a tendance à se produire qu'in extremis ; et même dans ce cas, le changement de comportement a plus de chances de commencer par des ajustements mineurs de la pensée et du comportement établis à la marge plutôt que par la modification des croyances et des modèles d'action fondamentaux.

Ces vérités soulignent le dilemme américain alors que **l'aventure ukrainienne tourne au vinaigre sur le champ de bataille et que votre ennemi s'en sort beaucoup mieux que prévu, tandis que vos amis et alliés s'en sortent beaucoup moins bien.** La Russie a repoussé tout ce que nous lui avons lancé - à la grande surprise des planificateurs occidentaux. Chaque hypothèse sous-tendant leur assaut de la terre brûlée contre l'économie russe s'est avérée erronée. **Un record lamentable d'erreurs analytiques, même selon les normes de la CIA et des groupes de réflexion.** Des prévisions hors normes sur l'économie du pays et l'impact mondial des sanctions ont paralysé le plan de Washington dès le départ. Les initiatives tactiques de nature militaire se sont révélées tout aussi futiles : 1 000 Javelins de collection supplémentaires, dont les batteries sont à plat, ne sauveront pas l'armée ukrainienne dans le Donbass.

Vous êtes donc coincé avec l'albatros d'une Ukraine tronquée et en faillite accroché à votre cou. Il n'y a rien que vous puissiez faire pour annuler ces données - sauf un test de force direct, peut-être suicidaire, avec la Russie. Ou, peut-être, un défi de représailles ailleurs. Cette dernière solution n'est pas facilement accessible, pour des raisons géographiques et parce que l'Occident a déjà dépensé tout son arsenal de mesures économiques et politiques. **L'année dernière, les États-Unis ont tenté de fomenter des changements de régime à la Maïdan en Biélorussie et au Kazakhstan. Les deux ont été déjoués.** La dernière tentative a été menée avec la connivence de la Turquie, qui a déployé un contingent de bashi bazouks issus du stock de jihadistes syriens qu'elle garde en réserve à Idlib (pour les déployer comme Erdogan l'a fait avec plus de succès en Libye et en Azerbaïdjan).

Il reste une cible sensible concevable : la Syrie. Dans ce pays, les Israéliens ont fait preuve d'une audace croissante en provoquant les Russes par des frappes aériennes contre les infrastructures syriennes et les installations militaires. Aujourd'hui, nous voyons des signes indiquant que la tolérance de Moscou s'amenuise, ce qui suggère que de nouvelles provocations pourraient déclencher des représailles que Washington pourrait alors exploiter pour faire monter les tensions. A quoi cela servira-t-il ?

Pas évident - à moins que les ultras de l'administration Biden ne recherchent le type de confrontation directe qu'ils ont évité en Ukraine, jusqu'à présent. L'implication est que l'option du déni et l'option de l'ajustement progressif sont exclues. Une sérieuse remise en question s'impose - logiquement parlant.

Le scénario le plus inquiétant voit **la frustration, la colère et l'anxiété s'accumuler à Washington** au point d'encourager une impulsion irréfléchie pour démontrer les prouesses américaines. Cela pourrait prendre la forme d'une attaque contre l'Iran en compagnie d'Israël et de l'Arabie saoudite - le nouveau couple bizarre de la région. Une autre perspective, encore plus sombre, serait un test de volonté artificiel avec la Chine. Nous en voyons déjà des preuves croissantes dans la rhétorique belliqueuse des dirigeants américains, à commencer par Joe Biden.

On peut être enclin à considérer ces discours comme de vaines fanfaronnades et une démonstration de force. Du shadow boxing devant une photo grandeur nature d'un adversaire à venir, puis l'envoi d'une vidéo de votre entraînement... Cependant, il y a des personnes influentes dans l'administration qui sont prêtes à se battre avec Pékin et à laisser les choses suivre leur cours.

La réaction américaine probable en cas de perte en Ukraine est moins dramatique. Une politique "suffisante" viserait à résumer l'ensemble de l'affaire. Du mieux que l'on peut, l'oublier et l'enterrer diplomatiquement. Les États-Unis sont devenus très bons dans ce domaine : pensez au Viêt Nam, à l'Irak, à l'Afghanistan, à la Libye, à la Syrie, etc. Laissez les Européens payer pour l'entretien et la reconstruction partielle du pays. **Faire des chèques est à peu près la seule chose pour laquelle Bruxelles est douée.** En effet, il y a quelques jours à peine, la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, a annoncé à Kiev que Bruxelles était prête à accepter la demande de l'Ukraine d'être reconnue comme "candidate" à l'adhésion à l'Union elle-même.

Dans une boussole plus large, Washington pourrait mettre en banque ses modestes gains. Les Européens sont désormais unis dans leur servitude et leur obéissance à Washington. Cela leur épargne la perspective redoutée de se lever - et de se tenir ensemble - pour assumer les responsabilités qui leur incombent dans le monde. En outre, toute disposition à accueillir la Russie dans un espace européen commun est morte. Cela s'applique aux relations économiques, y compris le commerce des ressources naturelles essentielles, ainsi qu'aux relations politiques. La Russie est définitivement coupée de l'Europe depuis des décennies, voire des générations. **Si cela conduit à une Europe industrielle moins robuste économiquement, qu'il en soit ainsi - c'est leur problème. L'économie américaine, elle aussi, pourrait subir quelques dommages collatéraux.** Elle sera toutefois stimulée par un accès privilégié aux marchés énergétiques européens et par **l'affaiblissement d'un concurrent dans le domaine des biens et des services.** La menace sérieuse et systémique qui pèse sur l'économie américaine se profile à l'horizon. **L'armement radical des mécanismes de gestion de la finance internationale par Washington a accéléré l'abandon de la suprématie du dollar. Une nette diminution du rôle du dollar en tant que principale monnaie de transaction et de réserve dans le monde érodera le "privilège exorbitant" des États-Unis de mener une économie de déficit/dette sans contrainte.**

Certes, de l'autre côté de la balance, **une Russie confiante et intacte verra son avenir économique et politique orienté vers l'Est.** Le partenariat sino-russe, déjà profondément ancré, est le développement géostratégique clé du 21^e siècle. Cela n'aurait guère dû être une surprise ; après tout, presque toutes les actions américaines à l'égard des deux puissances au cours des 15 dernières années ont conduit inexorablement à ce résultat. Cela inclut, bien sûr, **la gaffe d'essayer d'utiliser une crise ukrainienne comme levier pour faire tomber Poutine, et la Russie avec lui.** Quelle que soit la trajectoire que prendra le conflit entre l'Occident et le bloc sino-soviétique, il faudra désormais faire preuve de toujours plus d'imagination et d'habileté pour gérer ce conflit sans tenter le sort que si les États-Unis avaient été enclins à suivre une voie plus constructive.

On peut affirmer que le choix historique que l'Amérique a fait en décidant de suivre le testament de Wolfowitz comme guide d'utilisation de la stratégie au 21^e siècle a été fait pour des raisons profondément ancrées dans la psyché du pays plus que pour celles qui sont le produit d'une délibération raisonnée. L'amour-propre collectif américain, sa croyance d'être l'enfant du destin, le numéro 1 ordonné dans le monde, a été la pierre de fondation de notre société. **Nous n'avons pas mûri au-delà de cette dépendance magique au mythe et à la légende - pour notre malheur et celui du monde entier.**